POP Deux albums avaient suffi à Timothée Régnier alias Rover pour s'imposer comme une référence en matière de pop léchée et classieuse. Eiskeller, le troisième effort du colosse, remplit toutes les cases et confirme, si besoin en était, que le musicien maîtrise à merveille un art difficile, celui de la mélodie

Dans un poème de Du Bellay, Rover aurait probablement préféré le petit Liré au Mont Palatin. Simple question de défi pour un artiste qui aime moins les réfections d'édifices monumentaux que la pose d'une première pierre.

Après deux albums exceptionnels, le musicien aurait pu investir un studio d'enregistrement cossu et s'entourer de professionnels au CV aussi étoffé qu'un générique de Quentin Tarantino Une fois de plus, il a choisi d'occuper tous les postes. De la simple bidouille de câble à la quête d l'acoustique parfaite. Sans oublier l'essentiel : l'écriture, l'interprétation et, bien sûr, l'enregistrement. Pour son troisième album, l'artiste s'est installé à Bruxelles, dans les ancienne Glacières Saint-Gilles. L'endroit est immense et il y fait rarement plus de 12 degrés. Personne n'imaginerait enregistrer un disque dans des conditions pareilles, à moins de s'être mis en tête de faire passer le répertoire de Klaus Nomi ou celui des Cure période *Faith* pour de la chanson paillarde. Personne... Sauf Rover.

Baptisé à juste titre *Eiskeller* (cave à glace, ndlr), ce nouvel album est, de prime abord, moins accessible que ses prédécesseurs. Bien sûr, on y retrouve ces pépites mélodieuses que le gaillard fignole comme il respire et ceux qui ont aimé *Aqualast, Queen of the Fools, Some Need* ou *Call My Name* ne se sentiront pas dépaysés en écoutant *To This Tree, For Ages, From the Start* ou encore *Roger Moore*. Rover est un mélodiste hors pair. L'écrire de nouveau, c'est enfoncer une porte dont il ne reste même plus les gonds. Mais l'homme est aussi un créateur d'atmosphères et sur ce disque, il a su capter celle – pesante – des lieux. Il en résulte des pièces musicales troublantes que les amateurs du Bowie – à qui Rover a souvent été affilié – des années 77-79 apprécieront sûrement.

Une nouvelle fois, votre processus créatif est passé par une période d'isolement. Après le château dans les Côtes d'Armor, voici les Glacières de Bruxelles. Ce repli sur soi reste une étape nécessaire pour le compositeur que vous êtes ?

Pour avoir essayé d'autres approches, c'est indéniablement de cette façon que je prends le plus de plaisir. Je ne le vis absolument pas comme une épreuve ou un calvaire. C'est étroitement lié une satisfaction de résultat, c'est ce qui me motive. Sans cela, ce serait quasi impossible. Il faut être soit barjot soit passionné pour faire ça, ce qui revient à peu près à la même chose (rires).

Quand je suis en plein dedans, je me dis *« Plus jamais »* et aujourd'hui, ce qui me manque, c'est de réaliser un autre disque dans des conditions atypiques. Après cette expérience, j'aurais du mal à enregistrer dans un lieu où il n'y a pas de défi. Un studio très moderne, très aseptisé m'angoisserait profondément. Ce qui m'intéresse, c'est de capter des instants qui n'existent qu'une fois.

Cela revient à dire que si vous refaisiez l'album au même endroit, dans les mêmes conditions il sonnerait malgré tout différemment ?

Complètement. Il y a tout un contexte qui interfère, pas forcément musical, d'ailleurs. La musique ne peut pas être cloisonnée entre quatre murs. Elle continue à être présente lorsque je sors du studio. Je me nourris de l'instant présent.

Est-ce que vous êtes entré en studio avec une base de morceaux ou, au contraire, vous vous êtes complètement laissés porter par le lieu ?

J'ai toujours une base. Dès que je ne tourne plus, je commence à écrire. Spontanément. À partir du moment où j'estime qu'une chanson est bonne – parce qu'elle justifie un propos ou une émotion – , mon souci est de savoir comment je vais l'habiller, sous quel angle je vais la prendre, quel endroit sera le meilleur pour la faire éclore. Ce lieu n'a pas été évident tout de suite.

Comment est venue l'idée d'investir cette ancienne glacière ?

Je suis tombé dessus un peu par hasard, en cherchant un atelier et ça s'est fait assez naturellement. J'aurais pu rebrousser chemin mais je me suis laissé séduire.

D'où cette phrase : « Il m'a fallu beaucoup de solitude pour que la musique puisse enfin s'entendre avec un lieu »...

Exactement. Ça a été le plus dur. Ce n'est pas du tout un endroit propice à la musique.

Dompter l'endroit, en maîtriser l'acoustique a dû être un cauchemar...

Un enfer. Je n'ai jamais connu un endroit plus compliqué à insonoriser. Au-delà de tout composer, tout interpréter, il m'a fallu gérer l'aspect technique. Je me suis rendu compte combien le son était une matière vivante, capricieuse. J'ai appris à me remettre en question.

Est-ce que des morceaux comme *Cold & Tired* et *I Still Walk*, dont l'atmosphère est très froide, ont été directement marqués par tout ce contexte ?

Il faut imaginer la puissance du lieu. Mon objectif était de mettre le maximum de chaleur, de lumière et de vie dans les morceaux. D'avoir toujours une lueur malgré la mélancolie. Pourtant, certains ont été plus influencés que d'autres par l'endroit. Ceux-là ont été faits la nuit, au moment où l'on arrive au bout de soi-même, où l'on baisse un peu les bras. Forcément, tout devient plus sombre.

L'ambiance y est très bizarre. La part expérimentale de votre travail qui occupait l'essentiel de la seconde face de *Let It Glow* semble prendre ici tout son sens. C'est volontaire ?

Ça l'est, oui. Ces morceaux ont un rôle clé au sein de l'album. Ils ont une cohérence par rapport à l'équilibre d'écoute. Cet esprit-là remonte à très loin. Je faisais déjà de la musique expérimentale quand je vivais à Beyrouth. Il y avait une scène *ambient*, je voyais des gens travailler pendant des heures sur des textures sonores. Ça me fascinait, j'ai beaucoup appris. Lorsqu'on remet cet ingrédient dans le contexte d'une chanson, l'exercice peut se révéler extraordinaire parce qu'il y a une forme expérimentale, certes, mais pas élitiste non plus. Cela revient à se retrouver entre deux eaux et j'aime bien ces zones-là. Je m'interdis beaucoup moins ce genre de contrastes aujourd'hui.

Restons sur *I Still Walk*. Loin de nous l'idée de remettre, pour la énième fois, le couvert avec David Bowie mais l'esprit du morceau n'est pas si éloigné de celui d'un album comme *Low*. Il y a comme une touche « berlinoise ». Estce que cette facette de votre musique reste un univers que vous comptez exploiter pleinement un jour, pourquoi pas sur tout un album ?

C'est certain. Concernant *Low*, vous faites une référence qui m'échappe totalement en ce sens où je n'ai jamais écouté ce disque en tant que processus. Ironie du sort, récemment un journaliste m'a dit que la pochette d'*Eiskeller* lui rappelait celle de *Low* mais c'est un acte manqué, complètement. La période berlinoise de Bowie ma fascine et pour plusieurs raisons. Il avait cette volonté de couper avec ses racines autant qu'avec ses démons. Le côté sombre de cette trilogie m'intéresse. Elle est mystérieuse et j'aime quand les disques sont mystérieux. En tout cas, c'est un très bel hommage et pour revenir à la question, je ne m'interdis pas, si je suis amené à faire un autre disque, d'explorer cette piste-là, d'aller plus loin.

Entre Let It Glow et Eiskeller, il s'est passé presque six ans. Pourquoi une telle attente ?

C'est compliqué. Les années passent assez vite. Derrière un disque, il y a souvent deux ans de tournée, voire plus. Et puis, j'ai « trébuché » au début de la conception d'*Eiskeller.* Au départ, j'avais une tout autre vision du disque. J'avais envie de m'ouvrir un peu plus, pourquoi pas de collaborer, de travailler très tôt sur les maquettes avec un réalisateur. J'ai fait des essais mais ils n'étaient pas assez convaincants. Je ne me sentais pas à ma place. En réaction complètement extrême, je me suis enterré dans cette glacière (sourire).

« J'ai un rapport très paternel avec mes disques »

À la sortie de *Let It Glow,* vous aviez qualifié *Some Needs* de chanson importante. Vous disiez qu'elle vous avait décomplexé par rapport au premier album. Est-ce que *To This Tree* a eu un effet similaire ?

To This Tree a plus un lien de parenté avec *Aqualast* dans la manière dont elle a été faite. Ce sont des chansons qui sont venues très rapidement, en quelques minutes. Texte et mélodie... C'est très rare quand ça arrive. Il y a cette espèce de fulgurance qu'il faut capter tout de suite sinon elle disparaît. *Some Needs* rentre dans un format qui m'a demandé beaucoup d'efforts. Elle représente ce que j'aime en musique, la ballade mid tempo. J'aime quand on prend le temps de développer une mélodie, c'est tout un art.

Vous dîtes du morceau-titre qu'il a eu, à la fois, un rôle de déclencheur et de libérateur. C'est-à-dire ?

C'est surtout que je me suis autorisé à garder cette version précisément. Normalement, personne ne devrait l'entendre telle quelle. C'est enregistré sur un dictaphone qui lui-même était posé sur un piano parce que je sentais qu'il y avait quelque chose à capturer à cet instant. J'ai eu beau la rejouer, je n'arrivais pas à reproduire ce qui s'était passé ce soir-là. Cet enregistrement, ce mémo vocal s'est avéré la seule trace que je voulais exploiter.

Vous, le passionné d'analogique, avez cédé au chant des sirènes de l'auto-tune. Certes, à dose homéopathique. Pourquoi ?

(rires) Forcément, je ne suis pas quelqu'un qui va mettre de l'auto-tune spontanément. Je l'ai fait pour deux raisons. J'enregistre sur un quatre pistes cassette et je n'avais pas de micro adapté.

J'avais un son très plat et je me suis souvenu qu'en tournée, j'avais téléchargé une application gratuite qui faisait de l'auto-tune et je me suis dit que j'allais utiliser mon téléphone comme micro. J'ai bricolé mes petits câbles, pensant que ce serait amusant, ne serait-ce pour me décomplexer de quelque chose, d'être le témoin direct d'un autre signal vocal. Et en enregistrant, je suis arrivé à y trouver une émotion.

Rover featuring PNL, ce n'est donc pas pour demain...

J'attends leur coup de fil (rires).

Comme nous l'avons dit, l'équilibre entre mélodies délicates et expérimentations est quasi parfait. C'est un disque sans compromis. Malgré tout, est-ce qu'il y a eu une phase de doutes au moment de rendre la copie ?

Honnêtement, pas du tout. C'est tellement excitant de faire un disque, tellement grisant de le voir grandir. J'ai un rapport très paternel avec mes disques. Je suis très méticuleux mais je suis également admiratif des accidents qui m'échappent.

Vous avez laissé beaucoup de morceaux de côté pour celui-ci?

J'en ai laissé quelques-uns de côté pour la bonne et simple raison que je me suis senti bien avec ces treize morceaux, en fait. C'est important que le disque ait un cadre. Sinon, j'y serais encore.

À quand le double album de Rover ?

J'y ai pensé (rires). Je me suis dit *« Quitte à être confinés, faisons-le »*.

Finalement, vous vous êtes confinés de vous-mêmes...

Ah oui. J'ai été avant-gardiste sur ce coup-là (rires).

Selon vous, *« les lieux peuvent devenir des amis »*. Il y a une amie que vous n'avez pas vue depuis longtemps, c'est la scène. Impatient de la retrouver ?

Tellement... Je suis juste excité comme si une réunion de famille approchait. On en a tous besoin mais il ne faut pas oublier ce qu'il s'est passé et la chance qu'on a, surtout. La manière dont j'ai fait le disque aura une empreinte dans la manière dont je vais le défendre. Voilà pourquoi j'y vais aussi avec la boule au ventre. J'ai envie d'être à la hauteur des choses et surtout garder à l'idée qu'il ne faut pas s'embourgeoiser en musique. C'est une chose qui me traumatiserait.

Paradis blanc

POP Deux albums avaient suffi à Timothée Régnier alias Rover pour s'imposer comme une référence en matière de pop léchée et classieuse. *Eiskeller*, le troisième effort du colosse, remplit toutes les cases et confirme, si besoin en était, que le musicien maîtrise à merveille un art difficile, celui de la mélodie

Eric Buggea

AFP/STEPHANE DE SAKUTIN

Dans un poème de Du Bellay, Rover aurait probablement préféré le petit Liré au Mont Palatin. Simple question de défi pour un artiste qui aime moins les réfections d'édifices monumentaux que la pose d'une première pierre.

Après deux albums exceptionnels, le musicien aurait pu investir un studio d'enregistrement cossu et s'entourer de professionnels au CV aussi étoffé qu'un générique de Quentin Tarantino. Une fois de plus, il a choisi d'occuper tous les postes. De la simple bidouille de câble à la quête de l'acoustique parfaite. Sans oublier l'essentiel : l'écriture, l'interprétation et, bien sûr, l'enregistrement. Pour son troisième album, l'artiste s'est installé à Bruxelles, dans les anciennes Glacières Saint-Gilles. L'endroit est immense et il y fait rarement plus de 12 degrés. Personne n'imaginerait enregistrer un disque dans des conditions pareilles, à moins de s'être mis en tête de faire passer le répertoire de Klaus Nomi ou celui des Cure période *Faith* pour de la chanson paillarde. Personne… Sauf Rover.

Baptisé à juste titre *Eiskeller* (cave à glace, ndlr), ce nouvel album est, de prime abord, moins accessible que ses prédécesseurs. Bien sûr, on y retrouve ces pépites mélodieuses que le gaillard fignole comme il respire et ceux qui ont aimé *Aqualast*, *Queen of the Fools*, *Some Needs* ou *Call My Name* ne se sentiront pas dépaysés en écoutant *To This Tree*, *For Ages*, *From the Start* ou encore *Roger Moore*. Rover est un mélodiste hors pair. L'écrire de nouveau, c'est enfoncer une porte dont il ne reste même plus les gonds. Mais l'homme est aussi un créateur d'atmosphères et sur ce disque, il a su capter celle – pesante – des lieux. Il en résulte des pièces musicales troublantes que les amateurs du Bowie – à qui Rover a souvent été affilié – des années *77-79* apprécieront sûrement.

Une nouvelle fois, votre processus créatif est passé par une période d'isolement. Après le château dans les Côtes d'Armor, voici les Glacières de Bruxelles. Ce repli sur soi reste une étape nécessaire pour le compositeur que vous êtes ?

Pour avoir essayé d'autres approches, c'est indéniablement de cette façon que je prends le plus de plaisir. Je ne le vis absolument pas comme une épreuve ou un calvaire. C'est étroitement lié à une satisfaction de résultat, c'est ce qui me motive. Sans cela, ce serait quasi impossible. Il faut être soit barjot soit passionné pour faire ça, ce qui revient à peu près à la même chose (rires). Quand je suis en plein dedans, je me dis « *Plus jamais* » et aujourd'hui, ce qui me manque, c'est de réaliser un autre disque dans des conditions atypiques. Après cette expérience, j'aurais du mal à enregistrer dans un lieu où il n'y a pas de défi. Un studio très moderne, très aseptisé m'angoisserait profondément. Ce qui m'intéresse, c'est de capter des instants qui n'existent qu'une fois.

Cela revient à dire que si vous refaisiez l'album au même endroit, dans les mêmes conditions, il sonnerait malgré tout différemment ?

Complètement. Il y a tout un contexte qui interfère, pas forcément musical, d'ailleurs. La musique ne peut pas être cloisonnée entre quatre murs. Elle continue à être présente lorsque je sors du studio. Je me nourris de l'instant présent.

Est-ce que vous êtes entré en studio avec une base de morceaux ou, au contraire, vous vous êtes complètement laissés porter par le lieu ?

J'ai toujours une base. Dès que je ne tourne plus, je commence à écrire. Spontanément. À partir du moment où j'estime qu'une chanson est bonne – parce qu'elle justifie un propos ou une émotion – , mon souci est de savoir comment je vais l'habiller, sous quel angle je vais la prendre, quel endroit sera le meilleur pour la faire éclore. Ce lieu n'a pas été évident tout de suite.

Comment est venue l'idée d'investir cette ancienne glacière ?

Je suis tombé dessus un peu par hasard, en cherchant un atelier et ça s'est fait assez naturellement. J'aurais pu rebrousser chemin mais je me suis laissé séduire.

D'où cette phrase : « Il m'a fallu beaucoup de solitude pour que la musique puisse enfin s'entendre avec un lieu »…

Exactement. Ça a été le plus dur. Ce n'est pas du tout un endroit propice à la musique.

Dompter l'endroit, en maîtriser l'acoustique a dû être un cauchemar…

Un enfer. Je n'ai jamais connu un endroit plus compliqué à insonoriser. Au-delà de tout composer, tout interpréter, il m'a fallu gérer l'aspect technique. Je me suis rendu compte combien le son était une matière vivante, capricieuse. J'ai appris à me remettre en question.

Est-ce que des morceaux comme *Cold & Tired* et *I Still Walk*, dont l'atmosphère est très froide, ont été directement marqués par tout ce contexte ?

Il faut imaginer la puissance du lieu. Mon objectif était de mettre le maximum de chaleur, de lumière et de vie dans les morceaux. D'avoir toujours une lueur malgré la mélancolie. Pourtant, certains ont été plus influencés que d'autres par l'endroit. Ceux-là ont été faits la nuit, au moment où l'on arrive au bout de soi-même, où l'on baisse un peu les bras. Forcément, tout devient plus sombre.

L'ambiance y est très bizarre. La part expérimentale de votre travail qui occupait l'essentiel de la seconde face de *Let It Glow* semble prendre ici tout son sens. C'est volontaire ?

Ça l'est, oui. Ces morceaux ont un rôle clé au sein de l'album. Ils ont une cohérence par rapport à l'équilibre d'écoute. Cet esprit-là remonte à très loin. Je faisais déjà de la musique expérimentale quand je vivais à Beyrouth. Il y avait une scène ambient, je voyais des gens travailler pendant des heures sur des textures sonores. Ça me fascinait, j'ai beaucoup appris. Lorsqu'on remet cet ingrédient dans le contexte d'une chanson, l'exercice peut se révéler extraordinaire parce qu'il y a une forme expérimentale, certes, mais pas élitiste non plus. Cela revient à se retrouver entre deux eaux et j'aime bien ces zones-là. Je m'interdis beaucoup moins ce genre de contrastes aujourd'hui.

Restons sur *I Still Walk*. Loin de nous l'idée de remettre, pour la énième fois, le couvert avec David Bowie mais l'esprit du morceau n'est pas si éloigné de celui d'un album comme *Low*. Il y a comme une touche « berlinoise ». Est-ce que cette facette de votre musique reste un univers que vous comptez exploiter pleinement un jour, pourquoi pas sur tout un album ?

C'est certain. Concernant *Low*, vous faites une référence qui m'échappe totalement en ce sens où je n'ai jamais écouté ce disque en tant que processus. Ironie du sort, récemment un journaliste m'a dit que la pochette d'*Eiskeller* lui rappelait celle de *Low* mais c'est un acte manqué, complètement. La période berlinoise de Bowie ma fascine et pour plusieurs raisons. Il avait cette volonté de couper avec ses racines autant qu'avec ses démons. Le côté sombre de cette trilogie m'intéresse. Elle est mystérieuse et j'aime quand les disques sont mystérieux. En tout cas, c'est un très bel hommage et pour revenir à la question, je ne m'interdis pas, si je suis amené à faire un autre disque, d'explorer cette piste-là, d'aller plus loin.

Entre Let It Glow et Eiskeller, il s'est passé presque six ans. Pourquoi une telle attente ?

C'est compliqué. Les années passent assez vite. Derrière un disque, il y a souvent deux ans de tournée, voire plus. Et puis, j'ai « trébuché » au début de la conception d'Eiskeller. Au départ, j'avais une tout autre vision du disque. J'avais envie de m'ouvrir un peu plus, pourquoi pas de collaborer, de travailler très tôt sur les maquettes avec un réalisateur. J'ai fait des essais mais ils n'étaient pas assez convaincants. Je ne me sentais pas à ma place. En réaction complètement extrême, je me suis enterré dans cette glacière (sourire).

« J'ai un rapport très paternel avec mes disques »

À la sortie de *Let It Glow*, vous aviez qualifié *Some Needs* de chanson importante. Vous disiez qu'elle vous avait décomplexé par rapport au premier album. Est-ce que To This Tree a eu un effet similaire ?

To This Tree a plus un lien de parenté avec Aqualast dans la manière dont elle a été faite. Ce sont des chansons qui sont venues très rapidement, en quelques minutes. Texte et mélodie… C'est très rare quand ça arrive. Il y a cette espèce de fulgurance qu'il faut capter tout de suite sinon elle disparaît. *Some Needs* rentre dans un format qui m'a demandé beaucoup d'efforts. Elle représente ce que j'aime en musique, la ballade mid tempo. J'aime quand on prend le temps de développer une mélodie, c'est tout un art.

Vous dites du morceau-titre qu'il a eu, à la fois, un rôle de déclencheur et de libérateur. C'est-à-dire ?

C'est surtout que je me suis autorisé à garder cette version précisément. Normalement, personne ne devrait l'entendre telle quelle. C'est enregistré sur un dictaphone qui lui-même était posé sur un piano parce que je sentais qu'il y avait quelque chose à capturer à cet instant. J'ai eu beau la rejouer, je n'arrivais pas à reproduire ce qui s'était passé ce soir-là. Cet enregistrement, ce mémo vocal s'est avéré la seule trace que je voulais exploiter.

Vous, le passionné d'analogique, avez cédé au chant des sirènes de l'auto-tune. Certes, à dose homéopathique. Pourquoi ?

(rires) Forcément, je ne suis pas quelqu'un qui va mettre de l'auto-tune spontanément. Je l'ai fait pour deux raisons. J'enregistre sur un quatre pistes cassette et je n'avais pas de micro adapté. J'avais un son très plat et je me suis souvenu qu'en tournée, j'avais téléchargé une application gratuite qui faisait de l'auto-tune et je me suis dit que j'allais utiliser mon téléphone comme micro. J'ai bricolé mes petits câbles, pensant que ce serait amusant, ne serait-ce pour me décomplexer de quelque chose, d'être le témoin direct d'un autre signal vocal. Et en enregistrant, je suis arrivé à y trouver une émotion.

Rover featuring PNL, ce n'est donc pas pour demain…

J'attends leur coup de fil (rires).

Comme nous l'avons dit, l'équilibre entre mélodies délicates et expérimentations est quasi parfait. C'est un disque sans compromis. Malgré tout, est-ce qu'il y a eu une phase de doutes au moment de rendre la copie ?

Honnêtement, pas du tout. C'est tellement excitant de faire un disque, tellement grisant de le voir grandir. J'ai un rapport très paternel avec mes disques. Je suis très méticuleux mais je suis également admiratif des accidents qui m'échappent.

Vous avez laissé beaucoup de morceaux de côté pour celui-ci?

J'en ai laissé quelques-uns de côté pour la bonne et simple raison que je me suis senti bien avec ces treize morceaux, en fait. C'est important que le disque ait un cadre. Sinon, j'y serais encore.

À quand le double album de Rover ?

J'y ai pensé (rires). Je me suis dit « *Quitte à être confinés, faisons-le* ».

Finalement, vous vous êtes confinés de vous-mêmes…

Ah oui. J'ai été avant-gardiste sur ce coup-là (rires).

Selon vous, « *les lieux peuvent devenir des amis* ». Il y a une amie que vous n'avez pas vue depuis longtemps, c'est la scène. Impatient de la retrouver ?

Tellement… Je suis juste excité comme si une réunion de famille approchait. On en a tous besoin mais il ne faut pas oublier ce qu'il s'est passé et la chance qu'on a, surtout. La manière dont j'ai fait le disque aura une empreinte dans la manière dont je vais le défendre. Voilà pourquoi j'y vais aussi avec la boule au ventre. J'ai envie d'être à la hauteur des choses et surtout garder à l'idée qu'il ne faut pas s'embourgeoiser en musique. C'est une chose qui me traumatiserait.